

D^r Thérèse Barthas-Landrieu (5.5)
« Le retour de La Mecque. El Tor »,
in Revue de Paris mars 1914, t. 2, p. 85-118

L'ordre de départ est arrivé il y a deux jours et nous voici tous réunis sur le quai de Suez en ce début de novembre. Que savons-nous du grand voyage que nous allons entreprendre. Peu de choses en somme : que pendant deux à trois mois nous allons camper dans un lazaret immense bâti dans le désert, au pied du mont Sinaï, au bord de la mer Rouge ; que nous allons arrêter au passage tous les pèlerins qui reviennent de La Mecque et que nous ne les rendrons à la circulation que nets de tout microbe qui pourrait nuire à la santé du monde.

Membres du service quarantenaire international, nous formons une colonie médicale des plus cosmopolites, Anglais, Français, Allemands, Autrichiens, Belges, Italiens, à côté de nos confrères d'Orient, sous l'étendard jaune des quarantaines marqué de l'étoile et du croissant d'Égypte. Un Conseil imposant qui siège à Alexandrie nous dirige ; le président est un Anglais : le D^r Ruffer ; le vice-président un Français : le D^r Briend, et le secrétaire-général un jeune Pacha : M. Zananiri.

Rien n'est amusant comme l'extraordinaire diversité des milieux où nous sommes appelés à travailler. À Suez, où passent sous nos yeux les passagers de tous les bateaux, c'est une vie de pilote. À El Tor, où défilent les Musulmans revenant de La Mecque, c'est la solitude dans le sable et le soleil. À Port-Saïd, c'est le repos, les heures lentes ; et, partout, c'est la rencontre imprévue de notre génération scientifique qui vient de naître et du vieux monde que des milliers d'années n'ont guère changé ; c'est le contraste de nos blouses stérilisées, de nos étuves perfectionnées, de nos microscopes, avec les haillons, les paquetages de tapis centenaires et d'étoffes rares de nos clients malgré eux, – scheiks vénérables que l'on douche, harems affolés qu'on expose au soleil, Bédouins que l'on emploie à vaporiser des antiseptiques...

C'est un conte à ravir un écolier avide d'aventures, que notre départ sur un bateau-mission, prêt, semble-t-il, pour quelque expédition fabuleuse.

Dans le dernier rayon de six heures, sur le pont avant et sur la plage arrière, Égyptiens, Syriens, Barbarins, Soudanais ; longues galabias indigo, à côté de corbeilles de mandarines ; fellahs en manteau noir à l'abri des balles de luzerne verte, pantalons bouffants, boléros brodés au milieu de cages à poulets et de dindons effarouchés. Cette foule bariolée va peupler demain notre désert. Ce sont nos boulangers, nos bouchers, le plombier qui surveillera nos précieuses sources, l'infirmier qui soignera nos malades, le fossoyeur qui les enterrera... Nous emportons tout avec nous, voire même en un box improvisé les chevaux sacrifiés aux sérums et le bœuf qui demain fournira notre rosbif.

À l'heure du dîner, autour d'une immense table, quarante jeunes gens ont pris place, tous docteurs, tous coiffés du tarbouch (fez) officiel pour honorer un vieux pacha d'Égypte qui préside. Combien de nationalités, combien de langages ! La conversation, il est vrai, va son train en anglais et en français, mais chacun, dans un aparté avec son voisin, se retrouve à l'aise dans sa langue natale : arabe, turque, grecque, italienne, allemande.

Le pacha est très entouré. Est-ce à cause de son grand âge ou bien des excellents cigares qu'il distribue avec ce plaisir de donner propre aux grands d'Orient ? Ses yeux vagues voient à peine ; mais, pour diriger cette vieille Égypte peu clairvoyante, on lui a adjoint un solide Anglais de grande taille et de belle jeunesse ! Le gars d'Irlande n'a pas une morgue exagérée et ce vieillard délicat, qui s'appuie sur ce grand garçon, est une image assez juste de la protection anglaise sur l'Égypte.

Le bateau part doucement, tandis que les conversations s'animent, que les fumées de tabac d'Orient estompent les ors et les lumières... À l'aube de sept heures, oh la belle surprise ! Trois sommets surgissent, hauts dans le ciel : le Serbal, le Djebel Moussa et le Sinai. Ils sont là tout près, surplombant l'étroit chenal où nous avançons. Les deux rives sont un désert où l'eau douce n'a mis ni sa ligne claire, ni ses richesses vertes. Mais cette roche nue étalant dans la clarté ses rouges ardents, ses ocres, ses gris bleutés, forme un fond de tableau d'une surprenante beauté, rien qu'avec des lignes et de la lumière. Tout à coup, au détour d'un promontoire, un bois de palmiers, une jetée minuscule, des maisons basses, un village au bord de l'eau, c'est El Tor, l'antique Elim, dit-on, où les Israélites trouvèrent, quelque deux mille ans avant nous, douze sources d'eau pure et des palmiers sous lesquels ils s'arrêtèrent.

C'est là aussi que se termine notre voyage. Un canot à vapeur vient à notre rencontre et nous faisons au port une entrée solennelle tandis que s'avance un petit train qui jette aux échos endormis l'appel joyeux de son sifflet.

* * *

Nous y voilà enfin dans ce beau désert doré, nous foulons le sable tiède où le campement a dormi pendant les trois quarts de l'année. Est-ce pour avoir été tant chauffé par le soleil qu'il a pris une belle couleur de pain cuit ? Le sol, les murailles, les géantes montagnes, tout semble patiné du même jaune ardent qui vient expirer dans le bleu de la mer Rouge.

El Tor – disent les documents de l'hygiène internationale – a été de tous temps le lieu d'élection des quarantaines. » S'est-on aperçu aussi que l'air y est vif et léger, qu'une lumière radieuse l'éclaire et qu'un décor harmonieux l'enveloppe ? Qui sait si la cure de beauté n'a pas été « l'adjuvant précieux » (comme on dit en langage médical) de ces résultats surprenants !

Le petit train qui s'essouffle à la montée nous dépose devant une grande maison grise qu'allègent terrasses et balcons : le *home* des médecins. Le *mess*, comme on dit ici, nous offre un demi-jour bienfaisant, une grande salle où le thé est servi au milieu des roses, des chambres fraîches où le bois sec craque et des salles de bains. Nous sommes loin de la tente du Bédouin, de son fusil, de son chameau et de son ordinaire de « saucissons de dattes » et de rôts de bouquetin ! Mais ne nous plaignons pas du menu anglais, de l'eau chaude et des divans, le désert doré est si beau vu de cet abri confortable qui douillettement nous garde du vent et du soleil ardent !

Du haut de notre terrasse et d'un coup d'œil nous venons d'apercevoir tout le camp. Au bord de la mer, les petits pavillons alignés qui abritent les Puissances – nous appelons ainsi l'électricité, l'usine des eaux, l'intendance et le téléphone – autant de petits temples auxquels nous rendons un culte dévot. Que ferions-nous sans vous, bonnes déesses gardiennes des vivres, de la lumière et de l'eau ?

Derrière cette petite ville, déjà habitée, des quartiers encore vides attendent les pèlerins : un vaste bâtiment où ils subiront le premier triage, la première purification. Puis, sur trois kilomètres de longueur, des cours géométriquement dessinées par un jeu de grillages et où s'alignent des maisons et des tentes. Tout cela a l'air d'un village exotique d'exposition ; c'est neuf, propre, régulier : ce sont les sections où, cinq cents par cinq cents, les pèlerins passeront patiemment leurs sept à dix jours de quarantaine. Derrière ces sections, réservées aux bien-portants, le quartier des malades, l'hôpital, dont les pavillons séparés sont semés à même le sable. Le Harem, pour les femmes, est à l'écart. La dysenterie et la chirurgie ont d'immenses et tristes palais. Le choléra, isolé par un double rang de grille, hante un monastère mystérieux avec ses promenoirs, ses maisonnettes écartées, comme si d'invisibles anachorètes y venaient chercher un abri en se fuyant les uns les autres. Le laboratoire ouvre ses larges vitres sur la vie, mais sa petite porte arrière conduit à la Morgue et cache le cimetière.

Ce qui nous plaît et nous attire mieux que ces savantes constructions, c'est là-bas, près de la mer, un grand coin de verdure qui surprend dans ce désert stérile : des murs qui croulent sous les arbres et les fleurs, des palmiers immenses qui fléchissent dans le vent, des troupeaux qui vont et viennent. Tout est

calme et rustique comme aux temps lointains où El Tor ne connaissait que le va-et-vient des moines agriculteurs et c'est vers cet éden paisible que nous allons diriger nos pas en ce matin de recherches et de curiosité.

Il faudrait monter jusqu'aux amandiers fleuris du couvent du Sinaï pour retrouver ces légumes et cette ombre, oasis de repos pour les yeux éblouis. De noirs bédouins jardinent comme des enfants maladroits. Un âne aveugle tourne une roue dont l'eau ruisselle et va se perdre sous des fleurs. Une biche couleur de feuille d'automne glisse sous une treille où les raisins ne poussent plus. Trois buffles mélancoliques sont couchés sur un tapis de sable auprès des palmiers dont le pied se cache sous un lit de feuilles. Nous allons au hasard de ces collines parées d'arbres ; tantôt la mer apparaît comme un éblouissant émail, tantôt nous ne voyons plus que le ciel entre les palmes. On entend les vagues qui roulent tout près sur la côte ; des pêcheurs chantent dans l'eau où ils poursuivent les poissons qu'ils attrapent à la main ; un profil de falaise s'irise au loin.

Dans la lumière de midi tout est beau, la plus humble pierre grise, les cuivres polis des usines, les volets verts des maisons et jusqu'aux réservoirs d'eau fraîchement repeints au minium et qui semblent, au sommet des maisons, quelque fleur éclatante posée en cocarde au bord du toit.

Il y a longtemps que nous marchons dans le sable léger quand notre course se heurte à un grillage. Qui s'en serait douté ? Nous étions dans une cage. Pour nous isoler des rares humains qui peuplent ces solitudes, une barrière hermétique a été posée et des sentinelles, de place en place, en gardent les issues.

Une cage, est-ce possible ! Nous avons marché pendant des heures, traversant une ville, un hôpital, un bois de palmiers, un vieux couvent en ruines ! Alors, ne nous plaignons pas trop. Les mailles de fer laissent à nos yeux la vision de l'espace libre et la cage est si vaste que nous ne risquons pas d'y heurter trop souvent nos ailes.

* * *

Les pèlerins sont annoncés... Ô pèlerin, noble pèlerin, il faudrait la voix mâle du chœur antique pour redire ton courage et tes peines ! Vieux pèlerin qui égrena tes jours à l'ombre de la mosquée natale, tu t'embarques héroïquement pour l'Arabie lointaine à l'âge où l'on aime le repos. Pèlerin malade, pèlerin infirme, pèlerin pauvre, chargé de femmes et d'enfants ! Tous vous partez follement à travers les mers et le désert, en marche vers la Caaba, la sainte mosquée de la Mecque.

Tous les ans à dates fixes les pays musulmans envoient leurs fidèles, 90 à 100 000, dit-on. En Égypte et en Syrie le départ a lieu avec une grande solennité et la procession se met en route emportant comme un étendard le dais miraculeusement riche de broderies et de pierres précieuses qui recouvre le tapis sacré.

À Suez, nous avons vu leurs étranges bateaux où flottait le drapeau vert de l'Islam. Ils passaient chargés jusqu'aux mâts de milliers de pèlerins tassés dans un étroit espace et quelquefois, la prière en commun, redite par toutes ces voix, apportait jusqu'au rivage le nom d'Allah.

Il leur restait à traverser la mer Rouge, pour atteindre Djeddah et Yambo, les deux ports qui donnent accès à l'Arabie du Hedjaz. Dans ces étroites petites villes privées d'eau par la volonté des habitants qui exploitent à prix d'or leurs mauvaises citernes, dans des logis infects plus étroits que le bateau qu'ils viennent de quitter, les pèlerins attendent le départ des caravanes. Puis ils s'en vont en troupes serrées, les pauvres à pied et les riches à chameaux, vers La Mecque qu'ils atteignent en quelques jours. Gare aux isolés, aux faibles qui tombent sur la route, proie facile pour les Bédouins qui guettent et dont la seule récolte est le pillage et le meurtre des pèlerins attardés ! À La Mecque toutes les caravanes se rencontrent pour les mêmes cérémonies, les mêmes jours de fête et de sacrifice.

Il faut avoir lu dans le Coran le dernier pèlerinage que fit Mahomet pour comprendre le pèlerinage actuel qui, depuis treize cents ans, n'est qu'une exacte reproduction de la visite du Prophète. « Or Mahomet,

sentant sa fin prochaine, quitta Médine suivi de ses pieux compagnons pour se rendre à La Mecque. Arrivé à la Caaba, il en fit sept fois le tour et baisa la pierre immaculée, d'une éclatante blancheur, que l'ange Gabriel apporta pour construire la Mosquée. Puis il parcourut sept fois l'espace compris entre deux collines Safa et Marouah. Là, dit l'Écriture, Agar allait et venait, désespérée de voir mourir de soif son fils Ismaïl perdu dans le désert, lorsque Allah, entendant ses plaintes, fit jaillir une source : la Zemzem. Puis Mahomet, monté sur sa chamelle Koswa, s'achemina vers le mont Arafat où Adam et Ève se rencontrèrent après avoir erré par toute la terre et conçurent leur premier enfant. Le Prophète pria longtemps, descendit dans la vallée de Mouna, où l'on place le sacrifice d'Abraham, et sacrifia lui-même soixante-trois chameaux. Il libéra soixante-trois esclaves, autant que les années de son âge, puis il rentra à Médine où il mourut auprès de sa dernière femme Aïsha en l'an 632, onzième année de l'Hégire. »

Suivant ce court récit, les Musulmans imitent aussi docilement que possible ce qu'ils nomment le pèlerinage de l'adieu. Ils entrent à la Caaba, en font sept fois le tour et baisent la pierre sainte que le temps a noircie. Ils puisent et boivent l'eau sacrée de la Zemzem, vont et viennent de Safa à Marouah et campent sur le mont Arafat. Jusque-là les légendes bibliques évoquées rappellent un dieu miséricordieux, le désespoir d'une mère, la naissance d'une source bienfaisante, la réconciliation de l'homme et de la femme dans l'espoir du premier enfant. Mais à Mouna tout change ; Allah devient sanguinaire et exige, pour le rachat des péchés, qu'on immole à grands coups de couteau des moutons qu'on laisse agonisants sur le sol. Huit cent mille, un million d'innocentes bêtes sont sacrifiées en cette journée du Courbam Baïram (sacrifice du mouton).

Alors le pèlerinage est terminé et le pèlerin a droit au beau nom de Hadji-Baba (père pèlerin) qui sera son titre glorieux dans sa famille et parmi ses frères de l'Islam.

Pour faire acte méritoire les pèlerins se rendent presque tous au tombeau du Prophète à Médine, puis les caravanes se disloquent. Celles de l'est reprennent les pistes vers la Syrie, la Perse, les autres provinces de l'Arabie. Les pèlerins du sud regagnent leurs bateaux pour retourner à Java, en Chine, aux Indes, au golfe Persique. Tous les autres, dits pèlerins du nord, remontent en bateau vers le canal de Suez ; ce sont les Turcs, les Syriens, les Égyptiens, les Tripolitains, les Tunisiens, les Algériens, les Marocains, pour la Méditerranée, et les Caucasiens, les Boukhariens, les Criméens, pour la mer Noire. Ils sont 25 à 30 000 à peu près ; tous vont être nos hôtes forcés à El Tor où nous les attendons, car, au milieu de ce bel enthousiasme mystique, l'hygiène n'a guère été respectée. Djeddah, la première étape du pèlerinage ? – un cloaque. La Mecque ? – un carrefour pathologique des plus dangereux. La source sacrée ? – un bouillon de culture. Mouna, au nom si doux où se perpétuent les sacrifices ? – un foyer de miasmes et de pourriture. Rien n'a trouvé grâce devant les gardiens de la santé du monde. Le Hedjaz, a-t-on dit, est la station de relai de toutes les épidémies entre les Indes et l'Europe, mais El Tor a été placé là pour servir de filtre à ce flot humain qui roule avec soi misères, fatigues et maladies.

Pour le recevoir nous sommes prêts, les premiers bateaux sont annoncés, ils montent sur l'horizon et viennent se ranger dans notre paisible petit port qui s'anime tout à coup du va-et-vient de cette escadre sacrée.

* * *

Qui n'a vu, au retour du marché, ces pigeons que l'on sort d'une cage les pattes liées et qui rendus à la liberté ne savent ni marcher ni voler et titubent en clignant des paupières. C'est un peu avec les mêmes gestes incertains que les pèlerins débarquent sur la jetée de Tor, perclus de leur immobilité de quelques jours sur le bateau où leur place payée cher occupait si peu d'espace. Ils avancent à petits pas anxieux, jetant de droite et de gauche un regard défiant, les jambes lourdes, les mains encombrées, les épaules fléchissantes. On ne saurait imaginer la charge bizarre qui avec eux a fait le voyage, tout au long d'une invraisemblable série d'étapes. Ce n'est pas seulement le lit de tapis et de coussins, les marmites pour la soupe, la cruche à eau et le vêtement de rechange : un bon Russe emporte avec lui son samovar avec deux mètres de tuyau, la provision de sucre et de thé pour six mois ! L'Égyptien s'encombre de tous les bidons de pétrole qui sont maintenant le seul objet manufacturé des villages fellahs, et cela devient tantôt un

fourneau, tantôt un coffre à provisions. Une femme a deux enfants juchés sur ses épaules ; une autre qui n'a oublié ni ses médailles en cuivre ni ses bracelets de verre porte sur son dos sa vieille mère paralysée et aveugle.

C'est un lent défilé, sans cesse renouvelé, d'heure en heure, de jour en jour. Toutes les dorures et les vives couleurs des costumes se sont effacées sous la poussière des routes de l'Arabie et les figures ont pris la même expression d'extase et d'éreintement. Cette file lente est lamentable comme une fin de mascarade et aussi touchante qu'un retour de prisonniers de guerre.

Un docteur surveille le débarquement ; il cueille les premiers malades, – une figure plus pâle, des pas incertains. Quelquefois un arrêt se produit : deux pèlerins complaisants soutiennent un compagnon qui défaille ; c'est un malade qui a tenu debout jusque-là et qui s'agenouille pour mourir ; c'est un cadavre que les brancardiers ont trouvé au fond d'une barque, moribond depuis si longtemps que ses parents tassés contre lui n'ont pas su qu'il était mort.

Mais la halte est courte, la file se remet en mouvement, le piétinement reprend et tous s'acheminent vers le bâtiment mystérieux où va commencer pour eux le pèlerinage sanitaire.

Il faudrait écrire au fronton de ces portes immenses, en belles lettres arabes, quelques-unes des maximes rassurantes dont un joyeux Français avait fait un code pour la bonne conduite de la vie : « Ô pèlerin, ne te frappe pas ! Ne cherche pas à comprendre ! Tout finira par s'arranger... »

Et c'est vrai. Ne te frappe pas : nous te voulons du bien. Ne cherche pas à comprendre : tu n'y arriverais jamais. Ton obscur cerveau, tout encombré de douces légendes, ne pourrait saisir le sens de nos actes. Mais reste ce que tu es : docile, sans révolte, suis le troupeau silencieux de tes frères résignés. Tout finira par s'arranger.

Nos mesures d'hygiène sont très simples et ne prennent des allures compliquées que parce qu'elles s'exercent sur des milliers d'individus et dans un temps très court. Nous donnons à chaque pèlerin un bain chaud. Pendant qu'on le frotte et qu'on le dégrasse, son vêtement passe à l'étuve. Alors l'un, sortant de l'eau savonneuse, retrouve l'autre sortant de 110 degrés de chaleur ; tous deux allégés par cette purification nécessaire. Ceci s'accomplit dans un hall immense nommé « la désinfection ». On se croirait assez dans une usine tapageuse, dans un Kursaal bizarre où passent des infirmiers et des soldats de police, de petits Bédouins portant des paquetages et de grands nègres luisants de savon, des Turcs et des Mongols en chemises de bain ; des nurses blanches conduisant des dames enveloppées de noir.

Après le bain et l'étuve, nos bons policemen mettent en file militaire ces gens propres, bien qu'un peu fripés, et les dirigent au pas à travers le sable vers les sections.

C'est le vieux principe d'isolement du Moyen Âge. Il n'a point varié, car il est toujours excellent. Dix jours au lieu de quarante, en plein air, au soleil, avec de l'eau pure et l'abri de maisonnettes et de tentes propres pour passer la nuit. Les éreintés retrouvent leur équilibre ; la vie tranquille a raison de leur agitation, le repos de leur fatigue et l'eau limpide de leurs intoxications. Nous y avons ajouté une visite médicale qui, chaque jour, prélève les malades comme on enlève le fruit gâté qui menace d'abîmer les autres.

Pour nous, qui courons sans cesse d'une section à l'autre, c'est un spectacle curieux que d'apercevoir nos hôtes : paysans de l'Asie centrale à côté de nègres africains ; Boukhariens en bottes de cuir et pelisse fourrée, à l'ombre de leurs splendides tapis, voisins d'une horde de Marocains au regard farouche, vêtus d'une simple chemise de laine bise. Ici la Turquie et ses turbans de toutes les provinces d'Asie et d'Europe ; la Perse avec ses bonnets verts et ses manteaux noirs. Là l'Égypte bariolée où domine l'indigo des galabias de toile ! Aux grilles, des voiles et des tapis sont suspendus avec ce goût des décorations murales que l'on retrouve dans toutes les fêtes d'Orient. Les hommes bavardent autour des fontaines et

prient en longues files à l'heure du crépuscule. Les femmes s'assemblent dans les coins – petits cônes noirs accroupis, – le visage caché par toutes sortes de voiles, depuis le masque en crin noir qui couvre la figure, l'écharpe percée aux deux yeux, jusqu'à la simple voilette fine accrochée au ras du nez.

Quelques sections sont même superbement habitées. Le *mahmal* (dais du tapis sacré) est en quarantaine avec ses pachas officiels, son scheik, ses soldats et ses chameaux géants. Ils gîtent sous une tente de luxe et leur musique, une fanfare mi-européenne, mi-arabe, joue incessamment autour de ces chefs puissants. Joinville qui tant de siècles avant nous eut la gloire d'entendre cette musique arabe, l'a caractérisée d'une façon définitive : « La noïse qu'ils menoient de leurs nacoires sarrazinois estoit espouvantable à escouter ! » Malgré cela l'accueil est charmant sous la tente officielle et le précieux café turc est excellent. Le Pacha d'Égypte est aimable en anglais, le Pacha de Turquie cause agréablement en allemand, mais celui que je préfère c'est le scheik des chameaux. Homme vénérable chargé, par dignité héréditaire et depuis trente-quatre ans, de cette fonction d'honneur, il conduit chaque année le dais sacré à La Mecque. Habillé comme un étincelant roi Mage, tout brodé d'or, avec le manteau de drap d'azur, coiffé du couffieh de soie orange tenu par la couronne de crins tressés, il a le profil et la barbe des vrais Arabes du désert. Je lui ai dit en guise de salutation : « Que tu es beau ! tu es extrêmement beau ! – Si ma robe te plaît, m'a-t-il répondu, j'en ai une plus belle encore sous ma tente, elle est à toi ! » Avec quel regret j'ai décliné cette politesse charmante et toute orientale !

Devant les sections ensoleillées un petit train passe et repasse incessamment ; il y prend sa charge de malades pour les mener à l'hôpital et le soir, discrètement, sa charge de morts. C'est qu'on meurt beaucoup chez nous. On entend dans la nuit la montée funèbre du train. Il siffle à la mort, dit-on. Et l'on peut aller voir à la lueur des torches le déchargement silencieux. L'expression lasse n'a pas changé ; seuls, les yeux extasiés se sont fermés. Impassibles dans leurs costumes nationaux ils sont morts tout habillés avant même d'être malades, comme si, après avoir été les soldats obéissants de Mahomet, les hôtes dociles de notre quarantaine, ces chemineaux éreintés avaient arrêté là tout à coup l'effort suprême de leur vieillesse.

* * *

Le sable du désert, piétiné incessamment dans notre campement, a pris une consistance poudreuse et molle et pour nous éviter la fatigue d'une marche lente on nous a offert le sillon tout tracé du chemin de fer. Nos « troleys », sortes de bancs de bois montés sur un plateau à quatre roues, vont et viennent sur deux rails, grâce au moteur agile, mais capricieux, qu'est un couple de petits Bédouins.

Ce mode de locomotion est réservé à la haute aristocratie de l'endroit, et, comme les jouets de luxe que l'on monte sur des roulettes, on peut voir passer sur trolley M. le Pacha et M. le Directeur. Deux dames aussi ont droit à la piste d'acier poli : madame la locomotive et moi.

Au début, nous ne nous entendions pas du tout. Sur une seule voie les rencontres sont fréquentes, et vu son importance et son poids je devais céder le pas à son gros ventre et sauter de trolley pour lui laisser le passage libre. Étais-je en train, au matin, de rouler grisée d'air vif, les yeux perdus dans l'horizon bleu poudré d'or fin ? Un arrêt brusque, un coup de sifflet aigu et devant moi se dressent les tampons et le tuyau qui fume. Étais-je en train de remonter vers la montagne au pas, à demi-assoupie dans le silence du soir illuminé qui tombe ? Derrière moi j'entendais le halètement furieux du piston et les roues qui grinçaient d'être obligées de ralentir.

Mais à faire le même métier on devient vite amies, et quand je vois qu'elle prend sa course dans la même direction que moi, un mot d'appel et elle m'attend. Mes petits Bédouins se cramponnent à sa chaîne et nous roulons dans une course vertigineuse et sans heurts à travers les sables. Les troleys perdus sur la route se garent en hâte, les ânes se sauvent, les chameaux se cabrent et les chiens, lancés derrière nous, s'enivrent à cette poursuite.

Et puis la locomotive n'est pas seulement complaisante, elle sait être charitable. Pour moi le secours de se reins puissants ; pour mes troleys-boys le plus convoité des cadeaux : un morceau de charbon.

Ô enfants prodiges écoutez cette histoire de petite épargne, digne d'être illustrée par une image d'Épinal ! Mes petits couchent sous la tente et dans la nuit ils ont froid. Il s'agit pour eux de composer un feu dans un désert où il n'y a ni paille, ni bois, ni charbon. Eh bien ! en glanant du matin au soir à travers le camp où nos courses nous appellent, en ramassant brindille à brindille, un bout de ficelle là, des copeaux envolés ici, un vieil os, un bout de bois et en couronnant le tout du cadeau de la locomotive, on arrive à faire un petit feu qui éclaire la tente, barre le chemin aux fourmis et laisse des cendres chaudes pour que l'on s'endorme sans grelotter. Mais ce qu'il y a de bon, c'est que j'ai pris, moi aussi, l'habitude de cette recherche, tête basse toute la journée, et qu'au lieu de m'extasier sur les éblouissements du décor, je me réjouis d'apercevoir une escarbille, un vieux talon, un paillon de bouteille qui viendront s'ajouter à la houille luisante et lourde du feu du soir.

Et voilà. On doit s'attendre à tout dans ces contrées trop vieilles et trop neuves. On voit à l'horizon des pistes de sable, des chameaux anguleux, des lévriers élancés et l'on fait sa compagne quotidienne d'une Decauville n° 1 378, en robe noire barrée de nickel et de cuivre, qui vous assourdit de coups de sifflets et vous vaporise sa fumée.

* * *

« Pour bien vivre, au désert, m'a dit un « vieux colon », on cherche d'abord une source, on se fabrique un toit et l'on plante des poteaux de téléphone ! »

Ce fut, en effet, ma première surprise ici que de trouver dans chaque maisonnette, sous les tentes, dans tous les coins, le nickel et le bois verni d'un appareil téléphonique et de courir sur une piste bordée de poteaux et de fil vibrant et miaulant dans l'éternel vent du désert. Quel bienfait pour notre heureuse indolence, que de courses évitées aux heures chaudes, et comme la nuit obscure nous gêne peu ! Tout se fait par téléphone, ordres et reproches, appel du médecin, avertissements aux hôpitaux. C'est un jeu de phrases des plus bizarres – les hallos anglais auxquels répond le « mîn » arabe, tandis que l'on réclame en italien la « compania » à grand renfort de carillons électriques. On échange des recettes de cuisine et des explications de bactériologie, les ordres de départ et les commandes de soda, les plus sinistres nouvelles sur l'épidémie en cours et des rendez-vous pour les jeux du soir. Tous les accents résonnent dans le cornet où les petits Bédouins hurlent leurs gutturales, tandis que les civilisés marmottent discrètement leurs petites histoires.

Le télégraphe, qui a une autre maison et d'autres fonctionnaires, est encore ici en grande activité ; des pèlerins ne savent ni écrire ni lire, mais ils connaissent l'usage des dépêches ; ils en envoient et surtout ils en reçoivent à profusion. Les employés ambulants vont et viennent de porte en porte devant les sections où ils n'ont pas le droit d'entrer : les distributeurs avec leurs sacs énormes, les receveurs avec leur écritoire, leur petite table et l'immense ombrelle qui doit les protéger du vent et du soleil. En un instant, le bureau improvisé s'établit et des clients dictent derrière le grillage, un peu comme dans nos bureaux de jadis...

Comment l'employé diligent s'y reconnaît-il au milieu de tous ces pèlerins ? C'est affaire à son adresse personnelle ; car tous, Musulmans, qu'ils soient Persans ou Tripolitains, comme le prophète et ses proches, s'appellent Mohamed, Ali ou Moustapha, toutes les femmes ont nom Fathma ou Aïsha ; et je ne peux m'empêcher de croire que les souhaits des uns vont parfois à d'autres auxquels ils n'étaient pas destinés. Sans inconvénients d'ailleurs, car le texte, toujours identique, peut s'appliquer à tous, et les salams que Mohamed, fils d'Ali, envoie à Fathma, fille d'Aïsha, trouvent toujours une destinataire satisfaite.

Quant aux lettres, elles sont rares, lentes à venir et j'ai souvent servi d'intermédiaire complaisant à défaut de facteur plus rapide.

On a appris que toutes les portes m'étaient ouvertes et je sais mal résister aux gestes suppliants de ces enfermés que les besoins sanitaires isolent les uns des autres. Ce matin, c'était un jeune homme turc de

seize à dix-huit ans qui me disait que sa mère était dans mon hôpital et me priait de lui remettre un billet de son cher fils inquiet de sa santé. Mon trolley va vite. En quelques minutes j'arrive au lit d'une vieille dame qui sommeille fort tristement. Mais quand je lui remets cette enveloppe où le grimoire arabe court de droite à gauche en rondes lettres criblées de points et d'accents, ses yeux s'éveillent, se mouillent de joie et tout simplement elle me demande de la lui lire. Mais hélas, la *hakima*, (doctoresse) qui lui semble posséder toutes sciences ne sait pas encore pénétrer le mystère de cette écriture et personne, d'un bout à l'autre de la salle, ne peut lui traduire en paroles ce que le cher fils a mis pour elle sur ce frêle papier qu'elle serre sur son cœur si tendrement. Par la fenêtre, heureusement, j'aperçois le docteur syrien qui, seul, peut nous aider dans ce cas difficile et je l'amène au harem où, pendant que la porte s'ouvre devant son imposant tarbouch, tous les draps se rabattent sur les figures ne laissant voir que des yeux curieux qui guettent.

Comme c'est simple ! Voici que cette page où nous ne voyions que des gribouillis d'encre violette, il tire de belles phrases qu'il prononce avec autorité. La mère émue a joint ses mains, les autres écoutent aussi et mes méchantes petites vieilles, subitement attendries, reprennent en chœur les fins de phrases lorsqu'elles se ponctuent d'une bénédiction ! Insh-Allah !

Alors le docteur promet d'écrire la réponse, il explique ce qu'il y mettra et c'est moi qui suis chargé de porter le billet rassurant. Vite, mon trolley de facteur repart à travers le sable et j'arrive au grillage où l'on m'attendait. On court, on s'agite, on cherche le scheik de la bande – celui qui sait lire, – et on l'amène. Je lui glisse entre mailles, discrètement, l'enveloppe défendue. Il lit, le fils est près de lui, tous les hommes l'entourent. Le docteur syrien a dû mettre beaucoup de sentiment dans ses phrases car les figures sont rayonnantes et le scheik approuve.

Je m'en vais alors pour ne pas troubler ces gens attendris et rassurés et pour qu'on ne puisse me soupçonner d'avoir servi en contrebande de courrier rapide entre deux cœurs anxieux.

* * *

Les dames ont gagné leurs sections. Dans cet étroit enclos elles ont pu reprendre leur lente petite vie habituelle : assises sur leurs talons tout le long du jour, à genoux pour prier, étendues pour dormir, derrière une porte éternellement fermée. Grandes dames entourées de servantes esclaves, petites bourgeoises des villes, campagnardes chargées d'enfants, toutes portent le même voile et la même robe, mangent le même pain trempé dans la même marmite et boivent à la même gargoulette. Pas de table, pas de linge et pour le sommeil pas de lit : une natte de paille tressée ou un tapis de laines vives.

Par contre le luxe des bijoux est insensé. Bijoux d'or ou de cuivre, pierre précieuses ou verres de couleur, colliers, pendants d'oreilles et de narines, bracelets de poignets et de chevilles ! Il semble que tous les désirs féminins de parure et de luxe, qui ne peuvent se contenter de la robe sombre dans la case nue, soient représentés par cette excessive binteloterie criarde.

La visite médicale est-elle une corvée pour elles ? Je n'en crois rien. C'est un événement dans une journée qui ne comporte point d'imprévu, une occasion de voir du nouveau : les tares de la voisine, le costume du commissaire, la figure de la dame-docteur qui va les examiner.

Et dire que la plupart de ces femmes qui de leur vie n'ont vu et ne reverront une Européenne, croiront que ces dames vivent en longues blouses de toile blanche et se font voiturier en pousse-pousse !

« Allons Mesdames, entrez une à une et doucement. » Tel est l'éternel avertissement, les quelques mots toujours répétés en toutes les langues, comme une chanson monotone destinée à calmer ce troupeau d'affolées. Elles affluent toutes à la même minute vers la même porte étroite, criant, piaillant, dans une bousculade indescrivable. Femmes énormes, encombrées d'enfants, traînant à bout de bras quelque vieille aveugle qu'elles refusent de lâcher, dames aux triples voiles, qui se pincent, s'accrochent, se déchirent... Enfin la porte une fois franchie, le tumulte se calme, la tourmente s'apaise et, dociles, elles vont se ranger le long du mur où elles s'abattent comme un vol d'hirondelles, les ailes repliées. Elles sont là trente ou

quarante, accroupies, silencieuses, suivant mes gestes avec une curiosité inquiète. Mais quand la première a subi l'examen : « Tirez la langue, levez les bras ! » la confiance revient et le tapage recommence. Des fous rires, des plaisanteries ; on s'amuse comme de petites folles jusqu'à ce que je lance d'une voix aiguë un « Taisez-vous » qui résonne comme le « Silence » de M. Brindison et calme aussitôt cette joie trop bruyante.

Mon autorité est suffisante, en général, pour retenir cette puérole excitation ; une fois seulement un incident imprévu a failli tout gêner.

Elles avaient enlevé leurs voiles, découvert leur visage, et, avec leurs petites nattes teintées au henné et de grandes boucles dans les oreilles et dans le nez, elles avaient l'air de poupées sauvages et de vieilles guenons. À ce moment des cris aigus s'élèvent, des appels irrités. Elles hurlent toutes ensemble, montrant la fenêtre, les poings tendus vers le ciel et ramassant en hâte voiles et fichus pour s'en couvrir le visage.

Je pressens quelque chose d'anormal, mais je ne comprends pas. Dehors les hommes commencent à crier, car ils ont entendu les voix révoltées des femmes. Alors j'aperçois dans la fenêtre mi-ouverte, se dissimulant derrière un contrevent, une figure qui regarde. Pour contenter sa curiosité un gardien de la quarantaine s'était caché là.

Le secret des figures surpris par un homme étranger et par un serviteur du campement, c'est un grand sacrilège ! Aussi, je sors en criant à mon tour, j'ameute la police qui se lance à la poursuite du curieux et le ramène tenu au collet devant mon harem irrité ! et me voici en justicier de ce Bédouin coupable, très embarrassée et pourtant résolue. « Idiot, âne, mauvais fils ! » L'accusé sourit et lève les épaules. « Tu seras privé de soupe pendant deux jours. » Il sourit encore. « Malech ! » que lui importe ! « Tu vas être chassé de la quarantaine ! » Il raille : « Malech ! »

Alors manquant de mots, manquant d'arguments et surtout d'autorité, j'allonge à ce grand garçon plus haut que moi une retentissante paire de giffles ! C'est la première fois que j'ai battu un homme, il faut que je m'en félicite car la démonstration a réussi d'une façon surprenante. Le serviteur honteux est venu demander pardon à genoux, les femmes en colère se sont calmées aussitôt et les hommes sont rentrés chez eux pacifiés.

* * *

Tout au fond de la longue salle du harem, quand on a marché quelque cinquante mètres entre des lits bas où se découpent de pauvres figures noires, enveloppées de foulards jaunes et rouges et des corps souffrants roulés dans des couvertures grises, – tout au fond, dis-je, et derrière un grand paravent de toile blanche, on trouve un tas de frimousses éveillées de bambins bien portants. C'est le refuge des enfants trouvés, dont le père ou la mère sont morts en route, ou agonisent à l'hôpital.

Et si dans les lits voisins on grimace de douleur et l'on pleure d'être à l'hôpital, ici c'est une crèche pleine d'enfants heureux. Depuis tant de jours ces petiots ont été ballotés de bateaux encombrés en caravanes éreintantes, dormant dans le froid, criant de soif, et les voilà maintenant dans un bon lit chaud, avec une soupe qui arrive toute cuite.

Dans le lit n° 2, au lieu d'une frimousse, il y en a deux : un nouveau-né de trois semaines à peine, jaune comme père et mère le furent, les yeux bridés sous le petit bonnet rond ; tout près de lui, assis sur ses talons, bien sage dans sa trop longue chemise rose, le frère de quatre ans.

La mère est arrivée à El Tor pour y mourir, mais auparavant, elle a mis dans les bras de son fils de quatre ans le poupon nouveau-né, et le lui a confié : « Veille bien sur lui, mon fils, et ne le quitte pas ! » Et le fils n'a pas oublié ce qu'a dit la mère. Nuit et jour, accroupi sur le trop grand lit du poupon, il veille. Rien ne le distrait ; pas une minute il ne le quitte des yeux. Si on emmène le tout petit pour quelque toilette ou promenade, il dégringole de son siège haut perché et suit à petits pas pressés la grande personne qui s'en

va avec le trésor qu'on lui a confié. La nuit, il dort le tenant de ses deux petites mains, bien fort, et si quelque bruit vient troubler le silence, on le trouve toujours l'œil ouvert.

Je les ai rencontrés le jour du départ. Une « nurse » portait le bébé et allait remettre les deux enfants au bateau qui les emmenait en Russie. Notre bonhomme avait mis ses beaux habits, un manteau bleu de roi doublé de fourrure, un bonnet jaune brodé d'argent et dans un grand mouchoir rouge il avait noué deux oranges et du pain, la provision de route jusqu'à Odessa pour lui et son protégé. Il marchait devant d'un air très sérieux et se retournait tout le temps pour voir si le précieux colis était bien là. « Veille sur ton frère et ne le quitte pas », avait dit la mère.

À côté de ce brave petit Boukharien, dans les lits voisins, il y a trois grands garçons de six à dix ans, de très pure race syrienne, la mère est morte à La Mecque, le père se meurt du choléra. Ils sont très sérieux, très sages et tout le monde compatit à leur peine : orphelins et si jeunes ! L'aîné demande : « Comment va le père ? – Pas bien ! – Alors c'est tant mieux, parce qu'il mourra plus vite ! » Nous croyons avoir mal entendu, mais il continue d'un ton délibéré : « C'est bien que la mère ait disparu ; quand le père sera enterré aussi nous serons bien tranquilles ». Et il explique : « Tu comprends, nous avons à Alexandrie une petite boutique où l'on vient fumer et prendre le café ; quand les parents vivaient, ils me faisaient faire le service et ils gardaient pour eux tout l'argent qu'ils gagnaient. À présent, mes frères feront le service et c'est moi qui garderai la monnaie ! » Et rien, pas un reproche, pas une explication, pas un appel à ses sentiments, rien n'a pu changer le raisonnement de ce précoce petit commerçant : « Comprends donc, puisque nous avons une boutique ! »

Sa logique était simple et ne s'embarassait pas d'attendrissements. Les trois gamins ont repris leur bateau pour l'Égypte et je n'ai jamais su si la clientèle avait donné raison à ce bambin avisé et si le travail des deux frères et l'argent gagné avaient remplacé avec avantage l'amour des parents défunts.

* * *

Il y a déjà une demi-heure que les petits Bédouins, les nuées de petits Bédouins employés à toutes les fonctions de notre communauté regardent d'un œil anxieux le gros canon qui ne veut pas se décider à tonner le coup de midi. Ne comprend-il pas qu'on attend la soupe, la bonne soupe d'El Tor, si réputée dans tous les villages de la montagne qu'on rêve toute l'année des deux ou trois mois de travail payés d'un peu d'argent et de la fameuse soupe qu'on distribue à midi.

Boum ! le canon vient de lancer à l'écho lointain du désert l'éclatement de sa charge de poudre. Boum ! redisent les montagnes, c'est midi, l'heure de la pleine lumière, de la pleine chaleur et de la soupe. La voici justement qui arrive, voici que s'avance sur le rail son imposant wagon spécial, qui, comme l'antique chariot de Dyonisos, contient à lui seul tout un décor ! Un grand nègre vêtu de bleu est assis sur une huche à pain. Près de lui un vieillard maigre, à longue barbe, vêtu de noir, ceinture et turban blanc, pose ses deux mains avec autorité sur le couvercle d'une immense barrique où la soupe chaude roule d'innombrables haricots blancs dans un jus de tomates copieusement allongé d'eau salée. C'est lui, le grand vieillard, le directeur de cet imposant « dining-car » qui, armé d'une longue cuillère à pot, va faire avec parcimonie la distribution tant attendue. Les petits Bédouins viendront la recevoir cinq par cinq dans une gamelle que leur fournit l'administration.

Ils se présentent avec une grande politesse devant monsieur le distributeur de la soupe ; on compte avec attention les cinq grandes cuillerées et puis on commence à pleurnicher parce que l'autre a eu plus de haricots, parce que les cuillerées étaient trop petites. Il faut voir les jeux de physionomie de ces peuples d'Orient et les pantomimes qui se jouent autour d'une once de soupe et de quatre haricots. Le petit Bédouin prend une expression de souffrance comme s'il venait implorer pour la vie de sa mère ; et l'impassible vieillard refuse avec une amertume hautaine et défend cette soupe comme sa propre épargne. Pour cinq minutes de réclamation il allonge avec dédain une demi-cuillerée. Puis le nègre fait la distribution des pains arabes et remet une pile de quinze galettes rondes et dorées dans les mains des affamés.

Alors les cinq petits Bédouins s'asseyent sur leurs talons, autour de la gamelle, et le repas commence, jusqu'à ce que, pour y avoir plongé leurs quinze pains bouchée à bouchée, il ne reste plus une goutte de ce bouillon rouge, plus un petit haricot, jusqu'à ce que le fond de la gamelle bien léché et bien propre soit tout prêt pour la distribution de demain.

Après cela on s'étend au soleil pour la sieste bienfaisante. On oublie le travail ennuyeux, le surveillant qui poursuit les paresseux, on oublie toutes les misères et toutes les fatigues pour rêver aux soupes futures. On espère que Monsieur le distributeur se montrera de jour en jour plus généreux et que la soupe, la bonne soupe de jus de viande et de tomates sera faite demain avec des pois chiches.

* * *

Pas de lune ce soir ou plutôt un soupçon de lune : un ongle de fer blanc qui griffe le bord de la nuit. Les étoiles n'éclairent pas, il fait affreusement noir.

Pour quelle curieuse découverte le docteur allemand est-il sorti de son laboratoire brillant de vitres et d'électricité ? Est-ce le désir de reposer ses yeux fatigués par le microscope et les infiniment petits ? Est-ce la plainte de quelque léopard qui l'a attiré fusil au poing loin de son travail minutieux ?

Il est sorti de l'enclos protecteur, il a passé le mur de mailles de fer, a fait quelques pas dans le désert libre puis... il est rentré précipitamment, hérissé d'horreur et très en colère de ce qu'il appelle une sottise farce. « Quoi donc ? Qu'y a-t-il ? » Il a vu, derrière la porte du cimetière... – nous frissonnons – un grand homme tout noir et debout dans un cercueil à sa taille ! Oui un cercueil blanc dans lequel l'homme se tenait immobile.

Il est furieux, nous sommes inquiets ! Quelle macabre plaisanterie inventent les indigènes ? À quelles profanations se livrent-ils la nuit venue ?

Et nous voici tous en file prudente, un phare à la main, allant à la recherche de l'horrible plaisant, persuadés que nous ne le retrouverons pas, car l'homme, se voyant découvert, aura fui. Mais non, dans l'éventail de clarté qui nous précède, à quelques pas de la porte, la funèbre boîte se dresse debout. Le bois clair, la forme évidée du bas, élargie pour les épaules et dedans l'homme noir, l'homme immobile, est encore là. Nous voyant il sort brusquement de son cercueil, porte les armes et nous jette l'appel des sentinelles arabes aux passants attardés.

C'était un soldat, un brave soldat de garde, à l'abri dans sa guérite, – une guérite toute trouvée par dessus le manteau d'ordonnance, que ce vêtement de planches qui lui permet de supporter la froide nuit. Il faut avoir veillé debout dans le vent déchaîné, dans le sable aveuglant, debout sous le soleil ou dans le froid, pour comprendre comment nos sentinelles ont eu l'idée d'emprunter au mort bienheureux sa petite maison de bois. Et puis le charpentier est généreux, son magasin est si abondamment fourni ! les petits soldats n'ont eu qu'à choisir... à leur taille.

Comme c'est bien l'Égypte ingénieuse qui, ne connaissant que la gargoulette de terre et la natte de paille, fait des pots et des vaisselles avec les boîtes de conserves, des fourneaux avec les bidons de pétrole et des guérites avec des cercueils !

Le lendemain, au jour, nous pouvions d'un coup d'œil voir à chaque porte la même petite maison de bois clair debout à côté du soldat qui veille. Le cercueil se porte beaucoup à Tor cette année !

Ô trappistes qui jetiez sur notre enfance le glas de votre refrain et la légende de votre lit fait d'un cercueil noir, comme vous me paraissez maintenant moins éprouvés par la dure loi de pénitence ! Sait-on tout ce qu'on peut faire de très confortable avec la sinistre boîte ? Si pour les heures de soleil c'est une zone d'ombre, pour l'heure des repas un cercueil renversé est une table parfaite. Ils sont deux, trois, assis sur

leurs talons à la turque. Devant eux s'étalent à hauteur du menton les petits tas d'olives et la gamelle de salade. Parfait pour jouer au trictrac, aux dominos et pour la sieste on s'étend sur le bois sec, à l'abri des fourmis et des scorpions, en souriant d'un lit si confortable.

Frères il faudra mourir, mais, en attendant, qu'il fait bon vivre dans cette boîte de sapin frais !

* * *

J'avais remarqué sur la jetée une bonne et excellente figure de vieux Lapon perdu dans cette foire orientale. De quelle Sibérie lointaine avait-il apporté son bonnet à oreilles, doublé de petit gris de la même couleur que sa barbe, ses bottes faites pour la haute neige et ses longues manches de pelisse qui dépassaient ses doigts ? Il était bien un peu fripé, ses petites jambes étaient bien un peu raides, mais il marchait encore vaillamment vers la haute porte de la désinfection. Quelques heures après je la retrouve. Il crie et se débat entre quatre soldats qui le tiennent et l'amènent à l'officier de police qui va juger son forfait. Mon vieux Lapon serait-il un fraudeur, un voleur peut-être ?

Le soldat qui l'accuse explique qu'après avoir remis pour l'étuve ses nippes et son bagage, on l'a vu cacher sous sa chemise de bains un paquet dont il refuse de se dessaisir. Ce doit être quelque objet défendu, une arme dangereuse.

En effet, Je vois qu'il serre à deux mains, contre sa poitrine, quelque chose qu'il tient bien et ses yeux résolus ont une expression d'affreuse désolation. Il dit : « Ce n'est rien, Monsieur l'officier, rien du tout ! J'ai remis ce qu'on m'a demandé : ma pelisse, ma culotte, mon bonnet de velours, mes bottes et tous mes paquets, tout est là dans le grand filet. Mais ceci ce n'est rien, je vous dis ! – Donnez ce paquet, ordonne l'officier. – On va me le gâter ! – Donnez ce paquet. – On ne me le rendra pas ! – Une dernière fois donnez-moi ce paquet. – Monsieur l'officier ayez pitié, je suis un vieux grand-père, c'est pour mon petit-fils, un tout petit Tjouktjouk (bébé) qui a deux ans à peine ! »

La loi est sévère, on arrache le paquet des doigts crispés qui résistent et les soldats s'empressent de développer l'objet suspect. Tandis que tombent un chiffon, un papier, une ficelle, un autre papier, le vieux qui jusque-là résistait à son désespoir commence à sangloter et l'on exhibe du fond de tous ces enveloppements soigneux... trois petits morceaux de nougat ! De ces carrés de nougat roses et blancs fourrés d'amandes ou de pistache, que l'on vend à la foire de chez nous pour deux sous. À quel prix fabuleux avait-il acquis cette friandise de choix dans un bazar de La Mecque ? Sans doute il avait espéré la rapporter intacte, en la cachant bien, à quelque moutard de Sibérie : petite pelisse et petit bonnet fourré qui ne connaissait pas encore la saveur rare du nougat rose fourré de pistaches vertes...

L'officier de police n'a pas bronché devant la découverte. La loi sanitaire qu'il doit faire respecter dit que l'on doit brûler tout aliment provenant de l'Arabie et c'est dans le four de Tor que viennent flamber les sucreries, les fruits de La Mecque et même les eaux sacrées de la fontaine d'Ismail.

Moi, je n'aurais jamais pu, mais l'officier a fait son devoir quarantenaire. Il a jeté dans la gueule ouverte du four les petits nougats et les charbons ardents ont eu raison de leur frêle substance. Mais il est une chose que toutes les fournaies du monde n'auraient pas pu sécher sur l'heure, c'étaient les larmes du vieux grand-père qui les regardait brûler.

* * *

Ce matin, il fait grand vent, le ciel est bas, obscur et pourtant sans nuage. Aucune ligne nette ne sépare l'eau, le sable, la montagne. Il y a des tourbillons jaunes dans l'air, des tourbillons gris dans le ciel et par toutes les issues, fenêtres et portes pourtant closes, un souffle passe chargé d'une poussière fine qui lentement s'accumule. Il y a du sable partout, dans la baignoire, aux pages du livre, sur les tranches du pain.

Chez nous, quand il vente, il y a un seul vent qui souffle et puis se pose, qui reprend et se repose encore. Ici c'est une force continue, violente, et qui jamais ne s'arrête. Les vagues d'air affluent, se heurtent les

unes aux autres, comme si trois fleuves mêlaient leurs eaux déchaînées pour jeter dans un espace sans obstacle la violence triplée de leur courant.

C'est dans notre petit campement une résistance effrénée des choses : les poteaux qui s'inclinent, les cordes qui se tendent, les toiles qui claquent, et les hommes, têtes baissées, bouches closes, essayent de remonter le courant trop fort, sans reprendre haleine jusqu'au prochain abri.

C'est aujourd'hui qu'une vieille amie à nous est morte. Elle a rendu au ciel son âme de plus de cent ans et le souffle du vent était si fort qu'on n'a pas entendu le sien au moment qu'il s'arrêtait.

Je l'avais trouvée toute réduite et courbée, petit fantôme drapé de noir, assis dans un coin de la section : « Tu es bien malade, lui avais-je dit ? – Je ne suis pas malade, je suis seulement très vieille, j'ai plus de cent ans, regarde. » Et avec cette bonne grâce des vieillards aimables elle me montrait son pauvre corps tout ratatiné et maigre comme celui d'un enfant malade, ses gencives usées et l'unique dent démesurément longue qui barrait sa bouche et la faisait zézayer. « Tu vois, je ne suis pas malade, je suis seulement trop vieille. »

À l'hôpital, où elle restée quelques jours, nous nous étions attachés à elle pour sa résignation tranquille. Malgré la mort proche elle ne parlait que de sa joie d'avoir terminé le pèlerinage après l'avoir désiré si longtemps, cent ans peut-être !

Elle est morte en douceur ; on a vu pâlir peu à peu sa peau couleur de chandelle où les beaux tatouages bleus découpaient leurs clous savants et l'on aurait dit une vieille reliure usée par le temps où les enluminures avaient gardé la splendeur géométrique de leur décoration. Elle semblait assoupie, on ne l'entendait plus respirer, son cœur ne battait presque plus et pourtant sa petite voix fêlée marmottait en s'éteignant : « Je ne suis pas malade, mais seulement vieille... vieille... »

Quand le refrain s'est arrêté nous l'avons confiée aux prêtres ensevelisseurs de l'Islam. « Après que vous m'aurez lavé et enseveli, a dit le prophète, vous me poserez au bord de ma tombe. » Le laveur de morts a lavé selon le rite son petit corps tout rigide. Une dame en long voile noir l'a enveloppé d'un linceul très blanc serré par deux nœuds aux chevilles et au cou. Puis on l'a déposé sur un brancard de toile, dans une cour de sable avec vue sur le grand désert. Un vieux scheik s'est avancé. Sa barbe et son turban sont aussi blancs que ses yeux où roulent des prunelles farouches. Le vent, l'implacable vent, soulève son manteau où se dressent deux bras qui implorent et par trois fois cette majesté palpitante s'incline devant notre vieille dame qui seule reste immobile dans toute cette agitation.

Il est cinq heures, il fait à peine plus de jour qu'en un triste crépuscule d'hiver, le soleil se couche sans un rayon, et notre petit cortège s'organise. D'abord les fossoyeurs, quatre Bédouins en chemise courte, la bêche à l'épaule, ont enlevé le brancard ; ils vont dans la tempête, aveuglés de sable et répondant au vent qui hurle par une chanson, une marche rythmée, qui est en même temps une prière.

Je marche derrière, seule, oscillant dans la rafale qui tantôt me pousse et tantôt m'abat, et derrière moi, un petit ânon noir, très sérieusement, a emboîté le pas. Lâché dans le désert où il ne trouve pas un brin d'herbe pour se nourrir, il se repaît de contemplation et se régale de curiosité.

On a glissé tout doucement notre vieille amie dans un lit de sable clair, la figure orientée vers La Mecque, et puis on l'a couverte du cercueil retourné qui la défendra des hyènes et des chacals sacrilèges.

À grands coups de bêches les fossoyeurs vont remplir la tombe, le sable roule sous leur effort et la chanson, l'éternelle chanson qui est encore une prière, roule avec le sable, vite, plus vite, dans une frénésie de gestes et de cris que le vent accompagne de son ardeur.

Je ne sais vraiment pas à quelle défaillance, à quelle faiblesse j'ai obéi, mais j'ai été prise de peur. Dans la dernière lueur du jour ces hommes noirs aux robes volantes dans un nuage de sable jaune, ces gestes démoniaques, cette invocation sauvage, aux mots rudes, hachés par le vent, et ce petit âne noir qui, lui aussi, pris de folie et de mouvements désordonnés bondit au-dessus des tombes fraîches... D'être seule dans la nuit devant une nature étrange et des choses inconnues, prise d'une peur d'enfant je suis partie face au vent, à grands pas, jetant un coup d'œil en arrière pour voir s'ils ne me poursuivent pas, eux, les diables noirs de là-bas, avec leurs pelles de fer et leurs yeux d'hallucinés.

* * *

C'est un vieillard persan, il est assis sur le quai de départ du train et il se meurt. Mourir dans un lit, la sueur aux tempes, la fièvre à la bouche, c'est déjà atroce, mais mourir dans un hangar sombre, vêtu de pelisses lourdes, tout botté, tout poudreux, assis sur un quai de pierre : quelle torture cela doit être !

Le train qui porte à l'hôpital toutes les misères et toutes les fièvres l'a-t-il oublié ? Ou bien l'a-t-on vu si affaibli qu'on lui a réservé pour tantôt le wagon clos de tentes qui le montera sans secousses jusqu'à la maison des morts ?

Il vit encore pourtant et le souffle qui diminue raidit le corps prêt à tomber, tire les muscles de la tête qui bascule en arrière pendant que les yeux vitreux se renversent !

Mais voici que passe dans l'envol de ses jupes blanches, de son voile et de ses boucles folles, une petite nurse qui court à son travail et, comme elle traverse le hangar, elle a vite fait d'apercevoir le spectre de l'atroce souffrance, oublié là mourant et sans secours. Avec des gestes adroits, elle renverse doucement sur la pierre le pauvre corps raidi ; avec un vieux sac elle fait un doux oreiller et d'une gargoulette accrochée là, par hasard, elle verse goutte à goutte, entre les lèvres brûlées, l'eau fraîche à laquelle elle joint le miel, de son gazouillis anglo-arabe.

Alors, l'affreuse convulsion se relâche, les yeux basculés reviennent devant les paupières, deux mains implorantes se lèvent et le moribond donne à cette petite miss charitable le merci d'un sourire illuminé.

Du fond de son agonie, il a cru sans doute que la mort avait passé et qu'il se réveillait de ses angoisses dans le paradis de Mahomet, – un paradis aux joies matérielles où des femmes belles offrent l'eau pure aux gorges altérées.

Puis ses paupières se sont fermées, la petite nurse est partie. Il n'est plus resté dans le hangar où tout à l'heure se débattait une agonie terrible, qu'un beau vieillard douillettement endormi du sommeil éternel dans ses pelisses brodées. Il avait aux lèvres un sourire de béatitude pour avoir connu au seuil de la grande Mort le secours des mains douces d'une jeune femme et la pitié d'un cœur bienveillant.

* * *

Noël, Noël, chez nous les cloches carillonnent ta splendeur dans la neige et le brouillard. Ici c'est dans une lumière de bel été que le matin s'éveille.

Le hall nous apparaît tout décoré de branches vertes où s'égrènent des baies rouges. Les pâles aiguilles de l'acacia d'Égypte remplacent le sapin hérissé de petites dents vertes et le poivre rouge tient lieu de houx. Tout ceci c'est un Noël mélancolique, une illusion d'hiver septentrional ressuscité par d'ingénieuses mains féminines.

On a servi à quatre heures un thé solennel, à huit heures une dinde et un plum-pudding tout exprès importés de Londres et à dix heures sous un vrai arbre de Noël pendent côte à côte des noix dorées et des bimbéloteries arabes.

À ce moment un coup de téléphone interrompt les réjouissances. C'est à la section n° 16 qu'on me demande pour une naissance prochaine, imminente même.

Naître la nuit de la nativité dans le désert mosaïque, au clair de lune, quelle touchante aubaine !

Je suis né au désert, à Noël, à minuit ! Est-ce la voix de Mélisande qui rythme cette chanson dans mon oreille tandis que je roule en grelottant de froid pour avoir quitté si vite la bûche allumée, poussée par deux coureurs qui frissonnent aussi pour avoir laissé leur sommeil d'enfant sous la tente attiédie.

Section 16 que c'est loin ! Des kilomètres de rails lumineux s'allongent dans le sable blanc. Voici enfin la lanterne d'un gardien qui veille devant une porte et je distingue parmi les cônes alignés la tente où l'on ne dort pas, où l'on nous attend pour le petit enfant qui va naître.

Pendant que les femmes s'emploient à l'intérieur, les hommes sont dehors. Quel groupe invraisemblable entrevu dans ce sable éclairé par la lune, trois vieux et un jeune vêtus de pelisses jaunes, vertes, bigarrées, tous quatre assis sur leurs talons autour d'un antique samovar d'étain bruni où s'ouvre la gueule rouge des charbons allumés ! Ils boivent le thé à petites gorgées avec cet air heureux et attendri des papas qui se troublent un peu de l'événement prochain, sans oublier toutefois leurs petites faiblesses.

Dans la tente où je me glisse avec une adresse de disloquée, le même silence et la même tranquillité. La mère en gésine n'a point quitté sa pelisse, ni ses bas de cuir, ni son petit bonnet fourré. Elle est assise à même le sable, pendant que les dames amies et la famille, à l'aise sur de beaux tapis, l'encouragent de bonnes paroles et de tasses de thé !

Souffre-t-elle ? A-t-elle peur ? On n'en soupçonne rien. La musulmane ne se départit jamais d'une certaine impassibilité dans la douleur, qui nous la rend mystérieuse, impénétrable ! Sont-ce d'éternelles héroïnes ou seulement d'insensibles petites bêtes.

Le bébé vient au monde sans accidents, la mère n'a pas bronché, à peine pâlie sous son teint Mongole.

Mais je n'ai pas le loisir d'admirer comme il convient cette noble résignation car je commence à souffrir terriblement. Sous les 80 centimètres de hauteur où j'ai dû m'accroupir à la turque, sur des talons hélas Louis XV, me voilà prise de crampes atroces ! J'essaye de me redresser un peu, ma tête cogne le plafond, d'allonger un pied convulsé, d'étendre un genou raidi, je rencontre la barrière de toile tendue. Oh ce supplice de la cage de La Ballue, comme j'en ai connu la torture sous cette tente où cinq dames et un bébé se trouvaient si à l'aise !

N'ayant pas encore appris ce dédain de la douleur j'ai laissé en hâte mon travail à peine terminé pour me glisser dehors et me dresser sous la vaste voûte où les astres à l'aise continuaient leur marche lente.

Un quart d'heure après je rentre sous la tente pour soigner et habiller le poupon, mais l'ouvrage a été fait et j'aurais eu mauvaise grâce à tâcher de prouver la valeur de ma layette et de mon nitrate d'argent, tant était gracieux le petit magot que l'on m'a présenté. Bourré de sable chaud, roulé dans trois fichus aux belles couleurs, – celui de dessus qui serrait les jambes et s'évasait en cornet étant de la plus pure soie de Chine brodée d'orange. Les yeux, peints à grands traits de khôl, font un masque effrayant de cette plate frimousse toute jaune et ridée. Je me suis contentée, après avoir salué les dames amies et la famille, de déplorer que le mioche aux yeux charbonnés, à l'étroit dans son cornet brodé de prières ait manqué la gloire d'être un petit Hadji pour être né quinze jours trop tard, et je suis partie.

Au retour la lune haute a blanchi les toits ; le sable a l'air d'une neige épaisse où les pas s'étouffent ; on entend des chants de Noël autour de l'arbre illuminé et c'est un vrai paysage d'hiver qui apparaît, une « christmas card », telle que nous la rêvions ce matin. Et pourtant c'est dans une pareille nuit d'Orient que

le bœuf et l'âne contemplèrent une crèche, dans quelque tente étroite, sous la même étoile miraculeuse en marche sur l'horizon.

* * *

Dans la blanche salle de chirurgie, pavée de blanc, décorée de nickel et de verre, dans l'odeur fade du cuivre chauffé, de l'acide phénique et du chloroforme, sous un jour cru qui tombe du plafond, trois figures blanches et trois figures noires sont groupés. Autour du patient, deux doctresses et une nurse, deux infirmiers arabes, autant de formes silencieuses dont les mains s'agitent minutieusement.

Lui, qui va subir l'opération, est un noble seigneur du Turkestan ; il a l'air d'un bon Chinois un peu gras. Sur ses jambes d'affreux ulcères disent les dangers des routes de l'Arabie et l'on se demande après combien de jours d'atroces souffrances il est venu échouer dans l'asile où nous l'avons recueilli.

Personne ne comprend son langage ; on lui a fait signe qu'un événement allait se produire, deux robustes gaillards, après l'avoir vêtu d'une chemise blanche, l'ont empoigné, l'ont étendu sur un chevalet de forme bizarre et trois dames se sont avancées. L'une portait un plateau plein de ciseaux et de pinces, l'autre des flacons aux parfums suspects et la troisième a posé devant sa figure un masque dont les vapeurs fortes donnaient un inquiétant vertige.

Devant cette pantomime effarante le noble seigneur ne s'est pas ému, n'a pas eu un geste de révolte. Allah est grand ! Allah sait ce qu'il veut ! le pèlerin n'a droit qu'à la soumission !

Qu'on se représente nos cris et nos terreurs si pareille chose nous arrivait, si de bizarres sauvages nous ligotaient sur une table, nous enduisaient d'acides et nous étouffaient dans un masque imprégné d'écœurantes odeurs !

Pourtant notre « patient » s'endort sans une parole, sans une contraction mauvaise, comme un résigné, comme un honnête buveur d'eau qu'il est ; quelques gouttes de chloroforme et le voilà insensible. Tandis que l'opération se poursuit, que l'on nettoie ses pauvres jambes, il respire doucement et dort d'un sommeil sans rêves qui se prolonge. L'opération est terminée, il dort toujours. L'inquiétude nous gagne ! S'il allait ne pas se réveiller ! On l'appelle, on crie. Pas de réponse. On essaye toutes les manœuvres du réveil forcé. Ses yeux restent clos. Frictions énergiques, compresses d'eau froide, secousses en avant et en arrière. Il reste impassible. Il faut qu'il se réveille pourtant. Ce sommeil dont il ne sort pas le conduit à la mort ! Que faire ?

Subitement, la doctresse anglaise a une inspiration. Comme elle est à bout d'arguments et ne peut lui dire en sa langue : « Lève-toi, ne dors plus, tout est fini ! » Elle se penche à son oreille et, d'une voix ferme, crie : « Hadji baba ! »

À ce mot il ouvre deux yeux ronds, se relève tout d'une pièce et, d'une voix sonore, crie quelque chose qui doit vouloir dire : « Me voilà. »

Il ne dormait plus et depuis longtemps, notre vieux Monsieur ; il avait accepté avec résignation les misères que nous lui avons faites et les frictions ne l'avaient pas plus ému que toutes les opérations incompréhensibles qui les avaient précédées.

Mais quand il s'est entendu appeler par son titre nouvellement acquis, par ce beau nom de Hadji baba – père pèlerin – qu'il a gagné au prix d'un long et douloureux voyage ; alors il a répondu et nous l'avons vu ressusciter de la mort même où il sombrait.

* * *

« Pour faire un bon pique-nique au désert, vous prenez un chameau ». Cette phrase sentencieuse, dite sur le ton d'une recette de cuisine, m'avait amusée ; je ne savais pas à quel point elle était sage et juste.

Donc, pour faire aujourd'hui le pique-nique projeté, nous avons pris un énorme chameau, et pendant qu'écroulé dans le sable, les pattes sous son ventre, il se tenait immobile, les dames se sont employées à remplir ses poches. Rien n'est mieux compris que cette selle de parade en tapisserie à glands de laine aux vives couleurs, car, si le siège étroit est en bois dur, les côtés offrent de larges poches, si profondes que jamais on n'arrive à les remplir. On y a déjà enfoui les boîtes à sandwiches, les gâteaux, les mandarines, la provision d'eau, de thé, de sucre pour vingt personnes, le linge, les tasses, l'argenterie, et les poches semblent toujours vides. Voici les couvertures et les coussins, les manteaux, le foin, la paille pour les chevaux et les ânes ; c'est à peine si les poches ont perdu leur aspect flasque. Puis quand tout a disparu dans les « profondes » du chameau, on confie au chamelier cette batterie de cuisine, cette double hotte à provisions et l'homme et la bête allongeant le pas s'en vont tout droit au coin choisi où nous arriverons à notre tour, les mains libres, selon la fantaisie de nos courses diverses. Si nous nous égarons dans quelque ouady, incertains de la route à suivre, nous n'aurons qu'à repérer sur l'horizon la silhouette vacillante du chameau, ses jambes grêles, son cou qui se balance, et nous reprendrons la bonne direction.

Le rendez-vous est en mer, au bord d'une presqu'île plate qui ne tient à la rive que par un bras étroit et nous avons pour nous y rendre le choix de toutes locomotions ; à pied par la plage, à âne, à cheval, en barque à rames ou à voiles. On voit déjà les barques qui vont et viennent, décrivant des angles aigus pour gagner la presqu'île dont le vent les éloigne ; tous les autres sont partis et nous lançons nos rapides petits chevaux. Dans le sable moelleux de la piste chamelière ils retrouvent leur ardeur natale et vont en folie dans le désert sans obstacle.

De-ci de-là on voit surgir quelque nid de verts palmiers, un village bédouin dont les hôtes se cachent, femmes curieuses derrière leur masque de cuir perlé, nuée d'enfants demi-nus. Seuls les animaux essayent de nous rejoindre à la course, chiens sloughis blonds, de race pure, et jeunes chameaux à l'élevage.

Voici un ouady où l'eau qui a coulé au printemps dernier n'a laissé qu'un sable fin et des corbeilles de palmiers couronnés de dattes d'or cuivré. Où sommes-nous ? Est-ce à droite, à gauche qu'il faut tourner notre course ? Dressés sur leurs étriers les cavaliers entre deux troncs écaillés aperçoivent la mer où notre chameau semble marcher miraculeusement. Nous repartons vers ce point précis.

Devant nous surgit un haut mur où s'abrite une palmeraie si touffue que le soleil n'y doit plus pénétrer. Quelle est cette royale demeure close, ce château enchanté croulant de vieillesse ? Des Bénédictins vinrent chercher là autrefois une solitude facile. Ils plantèrent ces bois et cultivèrent la terre jusqu'au jour où la malaria étendit sa misère sur le couvent. Les bons moines moururent tous de frissons et de fièvres jusqu'au dernier qui dut tomber quelque part sous les palmes ombreuses. Nous fuyons l'oasis déserte où peut-être l'anophelès, le fâcheux moustique, guette encore, et nous retrouvons le grand soleil après l'ombre mortuaire.

Nous arrivons au rendez-vous, le chameau y est déjà. On voit au loin les ânes au galop, les voiles qui pointent, mais nous ne les attendons pas ; le thé est prêt. C'est une loi du désert, une touchante loi de solidarité entre inconnus errants dans la même solitude que de laisser pour celui qui pourra venir un petit fagot de branches sèches. Quelle main inconnue a réuni les brindilles, les broussailles que nous avons trouvées entre deux pierres, sèches à point pour la flambée ?

Nous buvons notre thé chaud, étendus dans le sable frais, n'apercevant entre nos paupières baissées que la frange bleue et les coquillages roses du rivage. C'est une heure de repos et de béatitude. Tout le monde est heureux. Les chevaux dessellés se roulent dans le sable, les ânes broutent, les chiens attrapent au vol des morceaux de jambon. Seul le chameau reste impassible au centre de ce cercle d'affamés, il a l'air hargneux d'une demoiselle au régime pour crampes d'estomac et nous ne pouvons nous empêcher d'en rire. Chacun se repose dans l'île conquise par la joie des courses et des luttes contre le vent. L'air doux distille la fraîcheur. La lumière de quatre heures s'éteint lentement.

Dans le recul de quelques kilomètres nous apercevons, comme une plage enchantée, notre Tor et ses jetées qui coupent les vagues, les oasis, le ouady et la tache sombre du couvent maudit. Et sur tout cela la masse glorieuse des sommets illuminés d'or rouge, dont la coulée furieuse, les sursauts de géants viennent s'arrêter net à la falaise grise que domine notre presqu'île.

Il faut repartir avant la nuit. Le soleil vient de glisser derrière les collines bosselées d'Afrique. Nous allons au hasard, voyant à peine le sol, les yeux éblouis de rayons qui nimbent les herbes et les dunes, auréolent les palmiers. Sur le ciel, notre chef de file, le chameau, apparaît énorme et noir comme une fabuleuse bête et sa ligne ondulée semble être le premier contrefort de la chaîne d'Afrique, grandie par la nuit, nimbée d'or par le soleil disparu.

Tous ensemble nous allons saluer le vieux Pacha qui part demain avec les derniers pèlerins. Surpris chez lui vers le soir il est en robe de soie et en bonnet doré. Il entre suivi de ses esclaves en babouches qui portent sur des plateaux de cuivre une multitude de petits cafés. Puis il nous fait goûter ses bonbons, admirer ses robes et dans un langage charmant, les souhaits les plus mielleux s'échangent !

© Presses universitaires de Provence
Date de mise en ligne : 26 avril 2013
ISBN : 978 282 182 770 7